

La nuque à l'air

La jongleuse avait une vingtaine d'années et elle jonglait, elle jonglait, elle jonglait.

Apôtre du geste, du vivant, elle savait qu'elle n'était sur Terre que pour fournir la beauté ; elle chercha donc à embellir la vie d'une mocheté, et s'ingénia à dégoter l'homme le plus laid avec qui s'accoupler : l'Ogre, trouvé un jour à la sortie du centre de natation où il était venu se sculpter.

Mais elle ne put se l'approprier comme on le ferait pour un cyprin aux couleurs d'or, en le payant hâtivement à la caisse du supermarché.

L'espèce était toute autre et il fallut employer diverses méthodes de séduction. Les rôles étaient inversés et la colombe se retrouvait à devoir faire le paon.

La première démarche fut de confectionner une dizaine de pièces-montées ; toutes couvertes de glaçage, de perles nacrées et de roses en sucre. Elle demanda conseil à la mère de sa mère, qui excellait dans la préparation des délicats mets du siècle passé.

Elle monta la pâte, fit génoises, biscuits, sablés, du breton au normand, confectionna des crèmes, usina des couches successives de gelées fruitées et d'autres plus sucrées, incluant des pétales qui telles des fleurs de Bach, auraient pu guérir son amour maladif ou bien venir toucher le cœur monstrueux de l'aimé. Rose et cerise, violette et miel, abricot et jasmin, amarante et fruit du dragon... la berlué de l'accord parfait lui engourdissant les neurones.

L'édifice comestible achevé, elle s'en alla chercher l'Ogre.

Elle se positionna genoux dans l'axe, muscles chauds, les pâtisseries resplendissantes à portée de main, puis jongla.

Il aima et s'étonna de la volée crémeuse et de la danse aérienne du sucre.

Il retourna pourtant jouer avec son gourdin à distance de la jongleuse ; hypnotisé par un tout autre tableau : celui de la violence de la pièce de bois lorsqu'elle lui fracassait la boîte crânienne.

La jongleuse interpréta cette ignorance comme un acte de pudeur, non sans être déçue du peu d'effet produit sur son unique spectateur et chercha d'autres moyens d'attirer son attention.

Pour se faire monter le sang à la tête, et donc mieux réfléchir, elle se suspendait le long d'un tissu voilé accroché au plafond, dans lequel elle s'enroulait les jambes et le buste pour laisser son corps se renverser, tête en bas et orteils pointant vers le ciel.

Ses cheveux effleuraient de leurs fourches le sol et se mêlaient à la danse des moutons de poussière tandis que ses chevilles se brisaient de devoir maintenir tout le poids de la femme dans le drapé.

Sa grand-mère la prit en flagrant délit un jour et lui ordonna de cesser ses mutilations.

La jongleuse se procura une montgolfière et demanda à l'Ogre de s'y installer.

Elle lui quémanda de rester serein et de ne pas craindre le vide qu'il risquait d'apercevoir, que ce vide ne lui ferait pas de mal si l'Ogre restait tranquille.

Celui-ci n'avait jamais volé en montgolfière et quand la nacelle commença à remuer sous ses pieds, il en voulut à la femme de l'avoir fait monter là-dedans.

Elle attrapa une corde, reliée à la nacelle, et elle tira de toutes ses forces pour traîner avec elle son amour et le compartiment en apesanteur.

Pendant sept jours, elle usa ses mains sur la corde et marcha pour emmener avec elle l'Ogre voir toutes les richesses de l'Europe. Elle lui cria d'escamoter toutes les beautés qu'il verrait, de s'en emparer, d'emporter avec lui Schönbrunn, le lac Léman, la Vallée du Rhône, les bois de Bavière, de voler la Tour de Pise avant qu'elle ne tombe, de se brûler le nez dans les flocons de neige finlandaise...

L'ogre écouta la voix asthénique de la jongleuse qui lui lançait de délicieuses merveilles.

Les premières heures, il se plaignit de la sécheresse nîmoise mais fut vite contraint de reconnaître à quel point l'odeur des vents marins lui chatouillant les narines le réjouissait intérieurement.

Puis après avoir passé les côtes croates, il s'époumona du parfum antique des temples grecs, qui pour lui étaient une totale découverte.

Les jolies roumaines sourirent à son passage et lui conseillèrent de vivement se couvrir avant d'attraper froid. Charmé, il s'exécuta, sans remarquer la jongleuse, qui ne jonglait pas, les doigts gelés et ensanglantés par les fibres de sisal. Elle tirait.

Et la belle tirait, tirait, lui présentant, essoufflée, les danses espagnoles annonçant la fin du périple.

L'expédition achevée, la jongleuse fit descendre la nacelle, l'Ogre la remercia et s'en alla, tout nourri de souvenirs désoccidentalisés.

La jongleuse se sentait petite, toute petite devant le manque de considération de son monstrueux ami.

Le monde continua de tourner, les villes de s'agrandir et l'air de noircir. La grand-mère vieillit et dut se faire hospitaliser pour qu'on la guérisse d'un mal qui lui mangeait la tête.

Cette simple mortelle qu'était la jongleuse se trouva trompée de sa personne, elle s'était surestimée. Elle s'avérait frêle comme une taupe sous le soleil naissant en

face de l'image guerrière de femme fatale dont elle avait eu l'audace de s'imprégner : une pacotille d'image donc, dont l'Ogre ne percevait que l'ombre, c'est à dire une vulgaire bestiole s'attachant à sa personne.

Trop petite, miniature, infiniment microscopique, il lui fallait grandir pour quitter son format lilliputien, sa tête toute entière devait mûrir d'une vieillesse précoce afin de rattraper cet écart si grand qui la séparait de la victime de son adoration.

La beauté de la jongleuse s'en allait, elle n'aurait bientôt plus d'argument pour approcher l'Ogre.

Il fallait grandir, et vite, avant que l'Ogre ne trouve fourrure à sa peau chez une autre espèce de femme.

Sinon, il se pavanerait à la patte d'une femelle quelconque tandis qu'elle se transirait dans sa solitude sans avoir accompli sa quête de l'infinie beauté.

La troisième et dernière ratière qu'elle conçut devait être la meilleure car elle mourrait de chagrin si l'Ogre ne voulait toujours pas d'elle.

Il n'était plus question de se pavaner comme une chatte. La jongleuse se rendit chez un chirurgien plasticien avec la demande pressante de devenir géante, impressionnante.

Tout d'abord, on l'anesthésia, puis on l'allongea sur le ventre afin de procéder à l'acte de chirurgie. On avait fait venir d'Afrique la prothèse la plus grande et la plus « impressionnante ».

On scinda le cou mince et docile de la jongleuse par une légère entaille partant du haut de la nuque jusqu'au-dessus du creux de ses omoplates.

Quatre hommes se chargèrent de placer la prothèse, et l'on vit s'allonger le cou de la femme-animale, cou de girafe sous le crâne d'une humaine.

Elle sortit de l'établissement une fois sa peau recousue autour de l'organe de girafe. La tête lui tournait, le paysage paraissait flou.

Elle arriva tard chez l'Ogre.

Mais devant la porte, un amas de femmes encombrait le passage, toutes parées pour le conquérir.

La jongleuse ne les distinguait pas clairement, mais voyait briller leurs beautés parfaites, qui n'avaient pas besoin de prothèse pour illuminer la nuit.

L'Ogre ouvrit sa porte et les fit rentrer une par une dans son logis sale. Quand arriva le tour de la jongleuse au cou de girafe d'entrer, il stoppa ; elle le surplombait, il était microbe face à elle.

Elle, qui avait atteint une prestance divine, produite par la courbe de son corps qui au-dessus des épaules venait se réduire en une nuque maigre et infinie, où son menton venait casser l'apparence animale.

La jongleuse essaya de donner à ses yeux un reflet d'amour malgré la colère qui l'envahissait, et une fois de plus, l'Ogre resta indifférent à cette flamme dans le regard de la prétendante.

- Trop grande. Maugréa-t-il.

Il ferma la porte.

Le monde explosa autour d'elle, ses iris disparurent et elle pleura pendant longtemps.

La grand-mère apparut dans la nuit pour venir consoler sa petite-fille, mais la jongleuse pensait que le malheur de son aïeule était bien plus triste que le sien et se trouva ridicule de pleurer pour un Ogre alors que quelqu'un qu'elle aimait pouvait mourir à tout moment.

Elles partirent toutes les deux à l'hôpital, la girafe coucha la mère de sa mère dans un lit blanc, l'embrassa fort, d'indénombrables fois.

Elle lui chuchota : « fais leur confiance, je t'aime ».

La jongleuse ne pensait plus à l'Ogre, plus à rien, à part à sa grand-mère à qui elle essayait de rendre la guérison moins dure ou bien la mort plus belle.

Elle avait accompli sans s'en rendre compte le devoir de l'infinie beauté qu'elle s'était donné.

Les médecins vinrent chercher la vieille femme, c'était le jour de l'ablation de la tumeur.

Tout le monde pensa : « ça va bien se passer ».

Jeanne Allegret-VAUTROT